

Le docteur Joseph Weill

au service de l'Œuvre de Secours aux Enfants

(1940-1946)

par Dan WEILL

« Là où il n'y a pas d'hommes, efforce-toi d'être un homme »
Hillel – Traité des Pères
Chapitre 2 Michnah5

Avant-guerre

Enfance

Joseph Weill est né le 3 juillet 1902 à Bouxwiller, près de Strasbourg. La fratrie comprenait un frère aîné, Élie, et deux sœurs, Sarah et Lucie.

Joseph Weill a fait ses études primaires et secondaires en Allemand, forcément. L'Alsace était allemande depuis l'annexion de 1870. Mais son père, le rabbin Ernest Weill étant très francophile et francophone, on parlait français à la maison. Notre père est resté parfaitement bilingue toute sa vie, parlant le français sans accent et l'allemand couramment (sans compter bien sûr le dialecte alsacien). Il a aussi gardé jusqu'à sa retraite l'habitude de se lever à 5 h 30 le matin, car les deux frères étudiaient la Torah et le Talmud tous les matins avant de partir à l'école. Croyant et pieux quoique sans fanatisme, il avait une bonne connaissance des textes sacrés : il lisait et parlait l'hébreu biblique et l'araméen, la langue du Talmud.

Choix d'une carrière

« J'optais donc pour l'apprentissage d'une profession valable et nécessaire sous tous les ciels et sous tous les régimes, la médecine ».

Après ses études de médecine à Strasbourg, il est devenu chef de clinique du professeur Léon Blum.

Le professeur Blum, après un voyage aux USA en 1922, réussit à fabriquer de l'insuline et à traiter des malades diabétiques. Il fut le premier Français à avoir expérimenté l'insuline. Il démontra aussi le rôle fondamental du sodium dans les états de déshydratation. Ceci permettra à mon père de sauver des bébés de la déshydratation à Terrasson, en leur faisant boire toutes les deux heures un bouillon salé.

Grâce à ce succès, il obtint la réputation d'être un bon pédiatre. Or, pour toutes les pathologies qui concernaient les enfants, il en appelait souvent aux bons conseils de son épouse Irène.

Il avait de nombreux points communs avec le professeur Blum, ce qui explique leur entente professionnelle remarquable.

Ils avaient tous deux une double culture germanique et française, un attachement profond à la République française et des valeurs religieuses partagées. Le père de Léon Blum, Oscar Blum, rabbin, introduit le père de Joseph Weill comme Grand Rabbin à Colmar.

Il se destinait à une carrière hospitalo-universitaire, mais en fut écarté par le décès prématuré de son maître en 1930. Il s'installa donc comme médecin dans le centre de Strasbourg, d'abord rue des Serruriers puis place de l'Université.

Premiers pas dans une carrière privée

Ouverture de son premier cabinet en liaison avec le travail en clinique, au sein de la clinique Sainte Anne à la Robertsau

Il se maria en 1928 avec Irène Schwab, de Gerstheim. Ses trois fils naquirent en 1929 (Jacques), 1933 (Francis) et 1938 (Dan). Ce fut, croyons-nous, un mariage heureux.

Notre mère le déchargea toute sa vie des problèmes matériels, ce qui lui permit de se consacrer entièrement à sa profession et au bénévolat.

Il se fit rapidement une impressionnante patientèle, car il était d'une grande bonté et très compétent. Il possédait un sens extraordinaire de l'innovation thérapeutique. Souvent, il précédait de plusieurs années ce qui plus tard deviendrait une règle établie de prescription. Cette acuité thérapeutique s'alliait à une très grande finesse psychologique. Grâce à l'enseignement de son maître Léon Blum, il était devenu l'un des premiers diabétologues européens ; des malades venaient le voir régulièrement depuis la Belgique ou la Suisse. Il se levait donc tôt le matin pour lire la presse scientifique ou écrire.



Implications dans la vie communautaire

Malgré des activités professionnelles harassantes, il s'est toujours impliqué dans la vie communautaire.

Il a participé avant la guerre à la création du « Mercaz Hanoar », la centrale fédérative de la jeunesse juive du Bas-Rhin, « Mercaz » dont les activités ont été déterminantes dans la formation de tant d'acteurs alsaciens de la vie juive.

Il aida aussi à l'installation du home Laure Weil de jeunes filles, financé par Laure Weil qui voulait donner une structure stable à des jeunes filles juives venant de la campagne et désirant faire des études.

Sa belle-sœur Fanny Schwab fut nommée directrice du home.

Mais ce home servit avant la guerre à recueillir une partie des réfugiés récupérés sur le pont de Kehl par Andrée Salomon.

Ayant lu très tôt *Mein Kampf* en allemand (livre qui ne fut traduit en français qu'à partir de 1934, Hitler ayant interdit sa traduction en français !), comme Winston Churchill, il était convaincu dès le début des années 1930 que Hitler mettrait ses menaces à exécution. Il essaya en vain d'alerter les plus hautes autorités du pays. Sa clairvoyance se manifesta en maintes occasions. Serge Klarsfeld parle de lui en disant que c'était un pessimiste qui avait toujours raison.

Il essaya aussi de lutter contre les autonomistes alsaciens de 1934 à 1939. Inquiet des liens entre le nazisme et ces milieux autonomistes, il mit au point en 1934 un réseau de surveillance en liaison avec le contre-espionnage français.

Ce réseau de surveillance fut inspiré par celui mis au point par le professeur Léon Blum, lors de la Première Guerre mondiale, fondé sur l'envoi de cartes postales. Il monta, à l'aide de ses patients d'Alsace, un réseau de renseignements de Bâle à Lauterbourg. Les patients devaient lui envoyer une carte postale tous les 15 jours pour le renseigner sur les troupes, les exactions etc.

Ces renseignements transmis au contre-espionnage français aboutirent à l'arrestation des leaders des mouvements autonomistes, dont le directeur des hospices civils de Strasbourg, le député Rosse (compte secret et photos en uniforme d'officier SS).

Il avertit aussi que des aménagements ultrasecrets de la forteresse de la ligne Maginot étaient publiés, illustrés par des photographies dans les périodiques allemands.

Malgré ses avertissements, ses rapports circonstanciés, ses alertes aux milieux disposant de pouvoirs de décision, les jeux étaient faits : plutôt Hitler que Staline !

En 1933, notre père a acheté une propriété, Sainte-Radegonde, à Chènehutte près de Saumur, pour y loger une vingtaine de juifs allemands de la famille de notre mère venus se réfugier en France. Nous allions y passer les vacances de Pâques et c'est là que notre père donnait le Séder. Les tentatives de ses protégés comme agriculteurs et éleveurs furent toujours déficitaires et engloutirent tout ce que possédaient nos parents.

Presque tous les membres de cette branche badoise de la famille furent arrêtés et déportés en 1942, année tragique, début de la déportation des juifs étrangers et français.

La guerre

La drôle de guerre

Tous les civils durent quitter Strasbourg : en 1939 ce furent les réfugiés, en 1940 les expulsés. Évacuer Strasbourg, c'est évacuer 190 000 personnes en 2 jours ! Les 2 et 3 septembre 1939, 374 000 Alsaciens quittent leur domicile pour les départements du Gers, des Landes, et du Lot-et-Garonne pour les Haut-Rhinois, de la Dordogne, l'Indre et la Haute-Vienne pour les Bas-Rhinois.

Les évacués ont droit à 30 kilos de bagages. Le reste est à laisser sur place. Les habitants devaient laisser leur clé sur la serrure en quittant leur domicile.

Le voyage sera pénible, durant plusieurs jours, dans des conditions parfois peu confortables (wagons de marchandises ou à bestiaux) et dans des conditions d'hygiène déplorables.

Aucun contrôle à Strasbourg, ni poste de secours, ni centre de renseignements pour orienter ce fleuve d'hommes hébétés, de femmes en pleurs, d'enfants nerveux. Joseph Weill les aida un jour et deux nuits.

Les hospices civils de Strasbourg et une partie de la faculté de médecine furent transférés dans les sanatoriums de Clairvivre.

Terrasson était une ville de 4 000 habitants où étaient réfugiés 2 000 Strasbourgeois réputés difficiles, chicaneurs et inaccessibles.

Mon père nous trouva une petite maison à Terrasson en Dordogne, tout près de la Corrèze, à 20 km de Brive. Il avait été réformé, mais s'engagea comme volontaire, fut versé dans le service de santé et affecté à Angoulême.

Sous la pression de ses maîtres et amis, les professeurs Pautrier et Rohmer, Joseph Weill accepta en décembre 1939 le poste de directeur du bureau d'hygiène à la préfecture d'Angoulême en même temps que la fonction de commissaire sanitaire des évacués de la Moselle en Charente.

Déçu par les conditions de travail, il s'installa comme médecin à Terrasson où il réforma les méthodes de travail des médecins locaux, ayant tous passé leur thèse avant 1914 et pratiquant une médecine dépassée.

Il affronta une épidémie de typhoïde provoquée par une pollution des puits. Il fit bouillir de l'eau javellisée. Il la fit distribuer et donna des consignes d'hygiène grâce à une campagne d'information menée par lui et une infirmière. Il visita les logements les plus pauvres et délabrés pour veiller aux conditions élémentaires d'hygiène. En 15 jours, l'épidémie sera stoppée.

Il fut très surpris de l'état sanitaire déplorable de la région. Il mit au point une équipe volante de menuisiers avec un camion atelier pour aménager les logements des réfugiés, afin qu'ils logent dans des conditions acceptables d'hygiène.

Son travail se résuma à donner des soins aux habitants et aux réfugiés. Il visita chaque famille dans son cantonnement une fois par mois. Cela voulait dire 2 400 personnes disséminées dans 10 bourgs et villages.

Il fit relever par son équipe médicale volante, composée d'un adjoint du service social, d'une assistante sociale et une infirmière de Strasbourg, le nombre d'enfants par tranche d'âge pour pouvoir les scolariser.

Il prit en charge le centre antituberculeux. Il installa un petit hôpital rural dans une maison de 3 étages, mise à disposition par la commune, gérée par les religieuses de la Toussaint, elles-mêmes repliées, et un petit centre d'aide urgente ainsi qu'une consultation sociale.

Il s'intègre très bien dans la région, en voyant immédiatement les besoins et les solutions à apporter.

Création d'un organisme central pour l'aide aux populations israélites d'Alsace, OASI (œuvre de secours et d'aide israélite) installé à Périgueux dans un immeuble avec à sa tête Laure Weil et Fanny Schwab

Ils étendirent le réseau aux départements limitrophes puis, après l'armistice, à toute la zone sud. OASI fut dissoute en mars 1942, et rattachée à l'UGIF (comme l'OSE), créée par Vichy sous le nom de Département des œuvres d'Alsace et de Lorraine.

Joseph Weill intervint donc contre les taudis, les maladies infectieuses, en particulier la tuberculose, fléau de l'époque et créa avec l'Association des femmes anglo-américaines amies de la France, M^{me} Crawhey et Lady Montagu, dame d'honneur de la reine, le service d'ambulances mobiles.

Il fournit aux deux Anglaises 4 articles sur l'évacuation de Strasbourg qui devaient être publiés dans le *Times*, mais qui étaient en fait directement destinés à l'information de la reine.

Mobilisé sur place le 17 avril 1940 comme soldat sanitaire, il fut promu le 15 mai sous-lieutenant au service de santé militaire à Dôle (Jura).

Lors de l'attaque allemande en mai 1940, la région connut un afflux de réfugiés 15 jours et nuits durant. Vingt à trente trains de 30 à 40 wagons bondés traversèrent Angoulême avec 1 heure d'arrêt. Son colonel lui fit une crise de nerfs à 2 heures du matin car il n'était pas en tenue militaire. Un tailleur lui fit un costume d'officier d'état-major.

Georges Mandel, ministre de l'Intérieur, l'aida pour l'accueil des grands collectifs et encouragea le préfet à l'aider. Les ordres de réquisition furent signés.

Le docteur Joseph Weill

Un jour de canicule, arriva dans la région un convoi de 130 vieillards en provenance de Belgique. Durant les 4 jours de voyage, aucune distribution d'eau ni d'aliment n'avait été faite. Pour enrayer cette déshydratation avant qu'elle ne soit mortelle, Joseph Weill, sans plus attendre, réquisitionna le vin disponible, le fit chauffer additionné de sucre et distribuer aussi rapidement que possible à ces loques humaines avant de s'affairer à les nourrir et les loger.

Il accueillit tous les collectifs, chaque arrivant étant interrogé, examiné et traité. Il veilla à l'installation de baraques modernes qui purent servir d'hôpitaux complets en faveur des réfugiés.

Quand l'armée allemande fut à 20 km d'Angoulême, le préfet le pria de déguerpir au plus vite de Terrasson. Tous ses papiers furent pris par la Gestapo. Ne sachant pas le tracé de la ligne de démarcation, il emmena sa famille chez d'anciens patients belges, devenus ses amis, à Villeneuve-sur-Lot. L'armistice signée, Terrasson étant en zone non occupée, il l'y ramena.

Libéré de ses fonctions après l'armistice, il regagna Terrasson, mais ne put continuer à pratiquer la médecine en vertu du premier *Statut des Juifs* du 3 octobre 1940, préparé par Raphaël Alibert, qui interdit aux juifs français d'exercer un certain nombre de professions (fonctionnaire, enseignant, journaliste, dirigeant de certaines entreprises, etc.). Il accepta de donner néanmoins des consultations gratuites mais ceci fut très mal vu par ses confrères et elles furent interdites à la suite de leurs plaintes.

Une « merchandised girl », Miss Ribbon, d'Angoulême, apporta à Irène, sa femme, de la part de la reine d'Angleterre 5 places sur le dernier croiseur quittant à l'aube le golf de Biskaye. En l'absence de son mari, elle refusa. Il voulait se consacrer en tant que civil à la protection des victimes de conflit et de persécutions raciales. Il avait toujours eu d'excellentes relations avec ses partenaires anglais et américains. Elles exigeaient une franchise et une loyauté absolues. Ce genre de relations lui convenait parfaitement.

Au service de l'OSE pour sauver les enfants

L'urgence est de sauver les enfants. L'OSE est l'organisation qui pourra le permettre.

Joseph Weill est coopté par A. Salomon pour entrer à l'OSE

Il disait notamment : « *Le problème le plus urgent me paraît être celui des enfants juifs abandonnés ou orphelins...* », et encore : « *J'ai pu constater que durant des périodes politiques troubles, on rend un service précieux aux parents en les débarrassant du souci de leur progéniture...* ».

L'action si efficace de Joseph Weill n'échappa pas à l'Union OSE, qui le nomma médecin-consultant de l'Union internationale des Sociétés OSE qui avait déjà une petite antenne à Genève, avant de s'installer à Montpellier, en raison de l'attitude bienveillante de la préfecture.

La Société OSE est d'origine russe. Elle fut fondée en 1912. Son sigle est russe : Association de protection sanitaire des Juifs.

Une dame des PTT à l'esprit vif, en entendant épeler le nom : OSE, s'écria : « *Je sais ce que cela veut dire : Œuvre de Secours aux Enfants* » après avoir passé de nombreux télégrammes concernant des enfants. Un groupe de gens de bonne volonté engagés dans la défense des Juifs persécutés et pauvres, victimes de pogroms, s'étaient réunis pour assainir l'hygiène et le logement des populations juives miséreuses, entassées dans les quartiers insalubres des grandes villes ou les masures des bourgs. L'OSE, née des catastrophes qui se sont abattues sur une partie importante du peuple juif, acquit peu à peu la vocation d'assistance dans les calamités juives. De plus en plus de réfugiés nécessitèrent de plus en plus de prises en charge, en particulier des enfants. De nombreux enfants furent confiés à l'OSE (enfants de prisonniers, internés, résistants).

Il accepta la mission confiée par l'OSE à titre temporaire et bénévole. Cette mission était importante et urgente. L'équipe de Strasbourg se mit en place.

De nombreuses familles juives fuirent en zone libre. Les hôtels et les logis étaient surchargés. Il mit en place des plans d'assistance à l'enfance et aux populations en détresse. Ils passèrent des nuits dans le train. Les points chauds étaient Lyon, Marseille, Nice, Montpellier, Limoges, Périgueux. Cette équipe OSE était aidée par l'OASI, dirigée par Fanny Schwab, 3, rue Thiers.

Elle accueille des orphelins, des enfants dont les familles ont été raflées, des enfants confiés à l'OSE par leurs familles et qui vont être logés dans des homes d'enfants situés en zone sud.

Les homes d'enfants disséminés en zone sud

Sous l'égide de l'OSE, il y eut 14 homes d'enfants où plus de 1 000 enfants purent être accueillis simultanément. On leur assura le gîte, le couvert, le développement psychologique et physiologique, un enseignement. L'intendance et la logistique étaient assurées par des fonctionnaires démis de leurs fonctions à cause des lois de Vichy (se référer au livre de Katy Hazan, *Le sauvetage des enfants juifs pendant l'occupation dans les maisons de l'OSE, 1938-1945*).

Joseph Weill travailla en étroite liaison avec le secrétaire général de l'Union OSE, Lazare Gurvic, et une équipe de médecins et d'assistantes sociales où se retrouvèrent un grand nombre d'Alsaciens et de Lorrains, parmi lesquels Andrée Salomon, Georges Loinger, le Dr Gaston Lévy (pédiatre et qui fut coopté pour entrer dans l'OSE par Joseph Weill), Julien Samuel, Jacques Cohn, Marguerite Kahn, Gaby Wolf, Ruth Lambert (assistante sociale au camp de Gurs), Edmond Blum, Vivette Herman-Samuel, etc.

Il fut aussi l'un des principaux organisateurs de l'aide aux familles juives allemandes expulsées d'Allemagne et emprisonnées par Vichy soit dans des camps d'internement, soit dans des camps de travail de la zone sud, en particulier Gurs, Rivesaltes, Agde, Les Milles.

Les camps d'internement de la zone sud

Le camp de Gurs : un des camps de concentration français les plus tristement célèbres. On n'extermine pas les internés, mais on les laisse mourir de faim dans des conditions inhumaines. Le camp de Gurs se trouve sur une vaste étendue de terrain marécageux, 2 km de long sur 500 m, divisée en son milieu par un chemin rectiligne. De part et d'autres 13 îlots (un rectangle entouré de fils barbelés), dans chaque îlot 30 baraques (dans chacune peuvent s'entasser jusqu'à 60 internés). Elles ne sont pas en dur contrairement à Rivesaltes.

25 octobre 1940, des camions déversent à Gurs 6 538 juifs allemands. Le Gauleiter Bürckel a décidé de déporter pour la seule fois vers l'ouest, c'est-à-dire en France, tous les juifs, du pays de Bade, du Palatinat, de la Sarre et de la Lorraine. Parmi cette population des prix Nobel, Paul Niederman, et les parents de Sophie, notre nounou.

Le 12 février 1941 (il a eu l'autorisation de rentrer dans le camp de Gurs en janvier 1941 où il a rencontré des gens qu'il connaissait, comme les parents de Sophie Johl et la famille juive allemande de sa femme internée à Gurs aussi), il affirme devant Marcel Peyrouton, ministre de l'Intérieur, que les organisations, membres du Comité de coordination « *n'acceptaient pas le principe des camps comme normal et désirable* ».

Pourtant il pallierait les conséquences désastreuses de cette politique d'exclusion, mais sans accepter cette politique d'exclusion.

Il participa aussi aux entretiens entre les œuvres juives françaises et les représentants de plusieurs associations suisses et américaines comme la Croix Rouge, les American Friends (Quakers) et surtout l'American Jewish Joint Distribution Committee, une organisation juive d'assistance, dont les représentants au Portugal (Dr Joseph Millner) et en Suisse (Sally Mayer) accordaient les fonds nécessaires au travail médicosocial de l'OSE dans les grandes villes et à la logistique des maisons d'enfants.

Le camp de Rivesaltes fut créé pour les réfugiés espagnols en 1938 dont on en attendait entre 5 000 et 10 000 alors qu'il y en eut 500 000. Plusieurs camps furent créés le long de la frontière franco-espagnole et vers le sud.

Rivesaltes fut ouvert début 1941. Ce camp était réputé le camp pour les familles même si les hommes étaient séparés de leurs femmes et de leurs enfants jusqu'à l'âge de 13 ans, âge où les garçons rejoignaient leur père. Par rapport à Gurs (d'après Paul Niederman), les baraques au moins étaient en dur. Mais les conditions de vie étaient tout aussi déplorables.

Ces camps servirent ultérieurement, d'abord pour les juifs étrangers, puis pour les juifs français, de camp d'internement (Gurs, Rivesaltes, Milles – le camp des Milles).

La non acceptation de l'existence de ces camps

Joseph Weill aida à améliorer les conditions désastreuses de vie des internés, mais son aide n'était en aucun cas une acceptation de cette politique d'exclusion.

« Priver un seul innocent de ses libertés fondamentales, chercher à le dépouiller de sa dignité humaine, l'atteler à une vie dégradante, le condamner à une oisiveté carcérale, c'est justifier finalement, les camps disciplinaires, les camps de "rééducation", les cliniques psychiatriques "spéciales", les camps d'extermination. La défaillance fut générale. »

Lors de ses négociations avec les autorités de Vichy, il fut avec quelques représentants d'organisations, en particulier le Comité américain de secours de Varian Fry, l'un des rares (juifs) français à réclamer la fermeture des camps d'internement.

Pour Joseph Weill, le meilleur moyen d'améliorer le sort désastreux des internés était de supprimer les camps d'internement qui n'avaient aucune raison d'être.

Le Comité de Nîmes

Dès le 20 novembre 1940, il représenta l'Union OSE à la Commission d'hygiène et d'aide à l'enfance et aux vieillards au sein du Comité de coordination pour l'assistance dans les camps, appelé Comité de Nîmes, qui regroupait, sous la présidence de Daniel Lowrie, représentant YMCA (Young Men's Christian Association) une trentaine d'associations philanthropiques françaises, suisses et américaines. Ce comité devait bien sûr améliorer les conditions d'hygiène déplorables des baraquements et des sanitaires, lutter contre la sous-alimentation des internés et faire sortir les enfants et les malades. L'intérêt du Comité de Nîmes était de fédérer les œuvres afin que leur aide

puisse être répartie efficacement. Chaque œuvre s'occupait d'une tâche particulière. L'OSE se chargea par exemple des enfants. Certaines sources le désignent comme le président de cette commission.

Améliorer l'efficacité des œuvres juives au sein des camps d'internement

Constatant l'absence de coordination entre les œuvres juives et le manque d'efficacité de certaines d'entre elles, Joseph Weill participa en mars 1941, avec le Comité d'Aide aux Réfugiés (CAR) dirigé par Albert Lévy et Georges Picard, à la création de la Commission des Camps des œuvres israélites d'assistance aux réfugiés, placée sous l'égide de la Commission centrale des organisations juives d'assistance, elle-même sous le patronage du grand rabbin de France Isaïe Schwartz ; il présida la commission de l'Enfance, devenue en 1942 la 3^e section de la 5^e division de l'UGIF, création du Commissariat aux questions juives.

Il publia à la Libération, en 1946, un livre, *Les camps de l'anti-France*, regroupant les différents rapports faits pendant la guerre sur la situation sanitaire et les conditions de vie dramatiques des internés. Il les rédigea dès qu'il eut l'autorisation de pénétrer dans les camps (janvier 1941 pour Gurs et Rivesaltes).

Il obtint aussi que les organisations juives aient une politique d'aide concertée et une spécificité en fonction de leurs compétences :

- le sauvetage et l'éducation des enfants devaient être confiés à l'OSE ;
- la formation professionnelle des adolescents par la société de l'ORT (Organisation, Reconstruction, Travail) qui créa des ateliers d'apprentissage et des fermes agricoles ;
- le CAR (Comité d'Assistance aux Réfugiés) fut chargé de former des comités locaux dans les villes proches des camps.

Après le rattachement de l'OSE à l'UGIF en mars 1942, Joseph Weill aurait été nommé inspecteur sanitaire à la 3^e direction (Santé) située au siège de l'OSE, à Montpellier, et à ce titre chargé de la coordination des œuvres dans les camps et dans les homes d'enfants.

Sortir les enfants, les vieillards et les malades des camps d'internement

Le 12 décembre 1940, il présenta, au nom de l'OSE, le programme de libération provisoire de certaines catégories de personnes, sous forme de « *congés non libérables grâce aux certificats d'hébergement* ».

Ces documents, accordés avec parcimonie sauf par le préfet de l'Hérault, Jean Benedetti, permettaient de libérer des enfants de moins de 15 ans, les malades et les personnes âgées afin de les héberger dans des homes, des colonies, des sanatoriums ou chez des particuliers.

Le choix était fait par des assistantes sociales internées volontaires dans les camps d'internement pour le service social : Andrée Salomon et Vivette Herman au camp de Rivesaltes, Ruth Lambert au camp de Gurs.

Sur 2 000 enfants internés en 1940, l'OSE et le comité de Nîmes arriveront à en faire sortir 1 500 en les plaçant dans des homes d'enfants.

Le travail long, fastidieux pour l'obtention des visas d'entrée (États-Unis, Canada, etc.) et surtout de sortie du territoire français !

Sauver les enfants, les faire quitter dans la mesure du possible le territoire français nécessita une coordination efficace avec de nombreuses œuvres tant nationales qu'internationales, en Suisse, en Amérique, en Espagne. En un temps record, des milliers de visas furent obtenus pour les États-Unis, le Canada, la Palestine, par l'action conjuguée d'œuvres juives et non juives, religieuses ou non, qui formaient le Comité de Nîmes, créé le 20 novembre 1940. Joseph Weill obtint même une entrevue avec Laval. Tout semblait bien aller, grâce entre autres à l'intervention américaine, mais tout fut remis en cause par l'action néfaste de Bousquet, alors inspecteur général de la police. Néanmoins, grâce à l'action combinée du Joint, du United Committee for the Care of European Children, présidé par Eléonore Roosevelt, des enfants en danger purent quitter la France. À la suite d'un travail remarquable, en particulier de Joseph Weill, sur les 5 000 enfants vivant dans les camps en novembre 1940, il n'y en eut plus que 540 en juillet 1942, au moment de la grande rafle.

« Je suis partout »

Un rapport de la sécurité militaire de Dordogne du 27 octobre 1941 (archives départementales de Périgueux, Bernard Reviriégo) montre qu'il est suivi à la trace.

Ce rapport détaille les dates et les lieux de ses allées et venues, le transfert de fonds de Suisse en France, les sorties d'internés du camp de Gurs moyennant finances (60 000 FF/interné).

Ce rapport reconnaît qu'il est un grand philanthrope mais lui reproche de ne s'occuper que des juifs étrangers.

Sa présence se signalait sur plusieurs fronts avec divers responsables d'organismes de la zone sud, tels le pasteur Boegner, le père Chaillet, l'abbé Glasberg, le père Arnou, le grand rabbin Hirschler, la Croix Rouge française et internationale. Il releva le défi de l'aide alimentaire et matérielle dans les camps d'internement. Des tonnes de vivres, riches en albumine et en graisses, furent acheminées dans les camps à l'intention des malades cachectiques, rien ne fut oublié : du papier pour les fenêtres sans vitres des baraques, du matériel de peinture, des instruments de musique pour assurer un minimum d'activité culturelle.

Le docteur Joseph Weill

Il courait d'un camp à l'autre, de Gurs à Rivesaltes, des Milles à l'hôtel Bompard à Marseille, il courait en Suisse pour obtenir de l'argent du Joint afin de payer les pensions des enfants sortis des camps.

« Chaque jour était une lutte obstinée contre les chasseurs d'enfants, les bureaucrates insensibles, les collaborateurs ayant vendu leur âme... »

Il voyagea sans relâche dans la zone sud, il effectua aussi plusieurs voyages officiels ou clandestins en Suisse à Genève.

L'année 1942 sera une année très chargée.

Rapport sur la situation dramatique des juifs en France, début août 1942

Il apprit de source sûre la réalité des camps d'extermination (printemps 1942).

Rafle du Vel d'Hiv ,16 et 17 juillet 1942, « Vent printanier »:

- sont arrêtés par la police française sous la direction de son chef René Bousquet, 13 152 juifs parisiens dont 4 115 enfants. La police tablait sur 22 000 à 25 000 arrestations. Mais des fuites de la rafle ont permis à certains juifs étrangers d'y échapper ;

- 4 500 policiers seront mobilisés pour cette rafle (7 000 selon les sources de l'écrivain Maurice Rajsfus, *La rafle du Vel d'Hiv*, Que sais-je ?).

Il fit un rapport très détaillé au sujet de la rafle du Vel d'hiv, de rafles en province menées par des SS où ces derniers ne firent pas de différence entre juifs étrangers et français ;

- sur la fuite de nombreux juifs étrangers vers la zone sud, le tarif des passeurs subissant alors une forte inflation passant de 500 FF à 10 000 FF ;

- sur les arrestations massives en zone sud à Lyon, Marseille, Toulouse et environs, prévues pour le 4 août 1942 ;

- sur les camps d'internement en zone sud ;

- et enfin sur la réalité des camps d'extermination en Pologne.

Voyage pour Genève 3 août 1942

Il voyagea début août 1942 pour se rendre à Genève (voir en priorité Saly Mayer, représentant du Joint à Genève) et avertir les autorités compétentes. Son voyage dura toute une nuit et une demi-journée pour pouvoir pénétrer en Suisse. Il passe la frontière franco-suisse le 3 août 1942. Il observe pour la première fois au poste frontière français des soldats de la Wehrmacht et des douaniers allemands doublant leurs collègues français !

Il portait dans sa malle un rapport illustré sur les camps d'internement français et des photos du Vel d'Hiv grouillant de monde !!!!

Quand les Français aperçurent les documents, ils fermèrent le coffre d'un coup sec, pendant que l'un dit : « *C'est bon* », l'autre murmura entre ses dents : « *Filez vite, foutez le camp, et loin !* ».

Il lut d'abord le rapport à Saly Mayer qui fut pétrifié d'horreur devant ces nouvelles.

Il en informa immédiatement le docteur Joë Schwartz, représentant du Joint à Lisbonne, qui promit de rapporter ces faits au plus vite à New York.

Saly Mayer le pria de rédiger un rapport circonstancié, qui lui prit trois jours de travail, pour le donner à monsieur Von Steiger, ministre de l'Intérieur, au président du CICR et à l'évêque de Fribourg, à l'intention du pape.

On a retrouvé une copie de ce rapport datant du 7 août 1942 dans les collections de Beate Klarsfeld, Tome II, CICR. Mais dans cette copie du rapport, nulle trace écrite des exactions dans les camps d'extermination en Pologne !!!

Ce rapport est remarquable à plus d'un titre. D'abord les renseignements apportés sont exacts. Ce qui suppose plusieurs questions :

– Comment a-t-il pu être informé d'événements intervenus en zone nord ? Qui lui passe les informations ?

– Comment a-t-il pu acquérir les photos du Vel d'Hiv grouillant de monde ? Qui les a faites ? Les services de la résistance juive ? Les services français ? Des anonymes ?

À l'époque, il ne sait pas qu'il ne restera qu'une seule photo officielle du Vel d'Hiv. Qui a vu ces photos ce 3 août 1942 ? Qui les a gardées ? Existentes-elles encore ?

L'organisation du sauvetage des enfants doit changer radicalement

Face à ces faits dramatiques, il explique que l'organisation pour sauver les enfants telle qu'elle a existé jusqu'à maintenant n'est plus viable. En effet, il se rend très vite compte face aux événements (comme le fait en zone nord le docteur Minkowski), fin 1941, que les homes d'enfants sont des « *réservoirs d'enfants juifs* » qui peuvent s'avérer un piège mortel, ce que personne n'a envisagé, et surtout pas le personnel d'encadrement et les directeurs.

Cette belle organisation est en fait un grand point faible qui faciliterait la localisation de nombreux enfants et leur déportation pour l'occupant et les autorités de Vichy.

Il fut confronté à deux grandes difficultés :

- **Convaincre les dirigeants de l'OSE et l'encadrement des maisons du danger des homes d'enfants pour les enfants.** Il fait une réunion en automne 1942 (le Vel d'Hiv, les rafles en zone sud, la commission de criblage de Vénissieux sont des révélateurs des intentions de l'occupant et des autorités de Vichy du traitement fait aux juifs, étrangers et français, sans aucune distinction d'âge).

L'opposition est latente dans les rangs russes. Il faudra attendre janvier 1943, une seconde réunion, pour lever toutes oppositions au sein de l'encadrement de l'OSE.

- **Changer l'organisation du sauvetage des enfants :**
 - il faut trouver des lieux d'accueil non juifs pour les enfants (instituts religieux catholiques, des pensionnats, des familles d'accueil non juives etc.) ;
 - dissoudre les homes ;
 - former des assistantes sociales pour chercher des lieux d'accueil pour les enfants, qu'elles puissent conduire les enfants des homes à leurs nouveaux domiciles, les faire changer d'identité, et ensuite les faire passer en Suisse ;
 - rentrer progressivement dans la clandestinité ;
 - fabriquer des faux papiers ;
 - obtenir des visas pour sortir le plus d'enfants possible de France.

Au retour de Genève, à peine posa-t-il le pied à Lyon qu'il fut accueilli par les responsables des œuvres caritatives en émoi.

Le criblage du camp de Vénissieux avait commencé !

Le réseau Garel

La commission de criblage de Vénissieux

Le criblage du camp de Vénissieux, situé autour d'une gare de triage, avait débuté, du 27 au 30 août 1942 ; par un travail considérable avec Charles Ledermann, futur sénateur, Georges Garel, l'abbé Glasberg, Madeleine Barot avec une équipe de la Cimade – Hélène Levy, infirmière en chef de l'OSE, Denise Grunewald, mademoiselle Sylaback du SSAE et bien d'autres, de nombreux enfants furent sauvés tandis que la plupart des adultes partaient vers Auschwitz. C'est très bien montré dans *La Résistance*, 3 DVD 2008, France 2 « Quand il fallait sauver les juifs ».

Fanny Schwab participa à sauver les enfants de Vénissieux lors de la commission de criblage.

108 enfants et 80 adultes (repris le lendemain) furent sauvés de la déportation. Les enfants seront cachés immédiatement par les Éclaireurs israélites de France et confiés à l'Amitié chrétienne du père Chaillot, avec l'aide de l'abbé Glasberg, de Germaine Ribière et de Jean-Marie Soutou, sous l'égide du cardinal Gerlier, archevêque de Lyon.

Cette commission de criblage hanta longtemps Joseph Weill qui se sentit un bourreau face aux parents car il demandait à ces derniers de leur signer un papier stipulant qu'ils abandonnaient leurs enfants. Pas une mère ne réclama son enfant après avoir signé. Ils trichèrent quand ils purent sur l'âge des enfants pour en sauver le plus grand nombre.

Une jeune fille courra toute la soirée après Georges Garel pour le supplier de sauver son frère qui avait passé la limite d'âge. Il ne put le faire de peur de faire capoter tout le sauvetage. Il n'oublia jamais le regard de cette jeune fille qui dût être séparée de son frère.

Création du réseau Garel

Objectifs du réseau Garel :

- sortir les enfants des maisons de l'OSE et les cacher dans un milieu non juif ;
- faire passer les enfants en Suisse.

Joseph Weill fut admiratif du travail fourni par Georges Garel lors de la commission de criblage de Vénissieux. Il le rejoignit dans sa chambre d'hôtel à Lyon pour le convaincre d'entrer dans la clandestinité et de créer le réseau Garel chargé de disperser les enfants actuellement dans les homes dans des foyers non juifs, et ensuite de les faire quitter le territoire pour la Suisse.

Georges Garel, contrairement à Joseph Weill, n'était ni connu des services de police, ni des autorités allemandes. Il était ingénieur, et on le surnommait Gasquet. Il serait représentant de porcelaine de Limoges. Il avait une valise à double fond.

Ce réseau contribua, à partir de décembre 1942, à choisir les institutions ou les familles d'accueil et maintenir les contacts avec les enfants cachés, afin de pouvoir les surveiller, régler les frais d'entretien, rassurer les familles encore joignables et retrouver les enfants à la fin de la guerre (Georges Loinger, *Organisation juive de combat, France 1940-1945*).

À ses côtés, on peut citer entre autres Andrée Salomon et Georges Loinger.

Le circuit Garel était composé de deux circuits parallèles :

I = Georges Garel II = Andrée Salomon. Ils n'avaient aucun lien officiel entre eux.

Il restait encore une façade officielle de l'OSE au sein de l'UGIF. La façade illégale pouvait s'appuyer sur la façade légale.

Andrée Salomon était chargée :

- des fausses identités à apprendre aux enfants ;
- de la dispersion et du convoyage des enfants.

Georges Garel était chargé :

- de la recherche des lieux de refuge ;
- du transfert des fonds d'entretien.

Georges Loinger était chargé des passages en Suisse.

Fonctionnement du réseau Garel

• Rôle des assistantes sociales

Une trentaine d'assistantes sociales faisaient partie de ce réseau sans se connaître et sans chercher à avoir des liens entre elles.

Elles convoaient les enfants, les plaçaient, veillaient à leur bonne intégration et payaient chaque mois les pensions des enfants ce qui leur permettait de surveiller l'état de santé physique et psychologique des enfants.

Les assistantes sociales étaient classées selon leurs origines plus ou moins marquées :

- les pures ou les aryennes ;
- les aspécifiques ou les synthétiques, femmes juives anodines et sans accent ;
- les assistantes douteuses comme Ruth Lambert et Vivette Hermann, trop connues des services de police.

16 janvier 1943, réunion à Lyon, camoufler en priorité les adolescents de sexe masculin des homes.

À la fin de l'été 1943, le réseau clandestin s'étend sur une trentaine de départements de l'ancienne zone sud, et divisé en 4 grands secteurs autonomes. Le poste de commandement est à Lyon, un délégué régional est nommé à la tête de chaque secteur, secondé par 3 ou 4 assistantes sociales professionnelles ou bénévoles. 1600 enfants camouflés et dispersés dans les 4 grandes régions du circuit Garel. Les enfants sont cachés dans des couvents, établissements religieux, pensionnats ou familles non juives. Cela a été permis grâce à la protection de monseigneur Saliège, archevêque de Toulouse et de monseigneur Théas, évêque de Montauban.

• Georges Loinger, le passeur des enfants en Suisse

Joseph Weil, en décembre 1942, confia à Georges Loinger, qui les avait déjà testés, l'organisation des passages clandestins vers la Suisse.

Cela signifiait prendre contact avec la Résistance française en Savoie, trouver des complicités tout le long des trajets, autour d'Annemasse et dans la ville même, à la frontière, chercher des douaniers suisses bienveillants.

Il fut grandement aidé par le maire d'Annemasse, Jean Deffaugt, pétaï-niste mais scandalisé par la déportation des enfants, et des contrebandiers sympathisants. Jean Deffaugt a reçu la médaille des Justes en 1966.

1260 enfants ont suivi les chemins de passage de la Haute-Savoie et franchi la frontière suisse en toute clandestinité grâce à l'OSE et Georges Loinger qui fêtera ses 101 ans cette année et qui reste très attaché à la mémoire de Joseph Weill.

La fuite en Suisse

« Coco est malade »

Toutes ces allées et venues à travers les camps d'internement, les rendez-vous dans les villes de Périgueux, Lyon, Limoges, Toulouse, Annemasse, ne sont pas passées inaperçues des hommes de Vichy et de la Gestapo, d'autant que Joseph Weill s'était déclaré comme juif à la mairie de Terrasson dont le secrétaire l'aurait volontiers dispensé, mais Joseph Weill aimait la France. C'était une loi française. Il s'y soumettait.

Sa famille fut avertie par des résistants qu'il était activement recherché par la Gestapo.

Début avril 1943, la Gestapo vint à la maison. Mon père était en déplacement. Ils ne nous arrêterent pas, menaçant simplement : « *Nous reviendrons* ». Aussitôt ma mère téléphona un message codé à mon père.

Terrasson – Valence – Annemasse – Genève

Le lendemain, nous prenions le train pour Valence où nous le retrouvâmes au foyer d'une famille amie, les Valernaud, famille d'industriels courageuse, bien introduite et où nous attendîmes de vrais faux papiers. Mon père devint Jean Valois, né à Tours.

Il bénéficiait d'un visa d'entrée unique en Suisse en qualité de « *personne non refoulable* » réservé uniquement à 1 460 personnalités autorisées. Nous les enfants et ma mère avions des visas simples. Sous cette identité d'emprunt, nous gagnâmes Annemasse où nous attendîmes dans un hôtel. Le premier jour, sortant prendre l'air, nous tombâmes sur une connaissance qui s'exclama bruyamment : « *Ah ! Docteur Weill, vous ici ?* » Ensuite nous nous terrâmes.

Grâce à ma tante Sarah mariée à un Suisse, nous avions des visas d'entrée en Suisse mais évidemment pas de visas de sortie de France. Le 2 avril 1943, nous traversâmes la frontière clandestinement sans trop d'encombre, en pleine nuit, à travers des barbelés. J'y perdis seulement une chaussure. Ce passage de frontière réussi eut en lui-même un caractère miraculeux car il est apparu après la guerre que la « passeuse » livrait certains groupes : elle a été poursuivie et fusillée.

Après un passage dans un camp de transit, nous résidâmes à Genève où nous pûmes retrouver une partie de la famille.

Activités en Suisse

La famille fut assignée à résidence à Genève, où l'Union OSE avait une modeste délégation dirigée par le docteur Boris Tschlenoff. La police suisse n'autorisa pas Joseph Weill à revenir en France pour aider la Résistance comme il l'aurait souhaité.

En septembre 1943, on lui permit d'exercer une activité en Suisse « à titre honoraire et en considération de sa grande expérience et de sa compétence », en même temps que Lazare Gurvic, secrétaire général de l'Union OSE, également réfugié à Genève.

Les limites étroites de leur activité imposées par la police suisse résumèrent leur champ d'action aux relations avec les organisations de bienfaisance et avec les représentants de la communauté juive de Suisse, pour qui Joseph Weill rédigea des rapports très alarmants sur la situation des juifs en France. Mais il ne réussit pas à faire passer l'information dans la presse à cause de la censure.

Il continua à entretenir une relation téléphonique avec Saly Mayer, le représentant du Joint en Suisse qui résidait à Saint Gall, afin de définir les besoins de l'OSE clandestine et les transferts de fonds en France par l'intermédiaire de la Fédération suisse des communautés israélites, établie à Zurich.

Il obtint que les autorités suisses accueillent de façon moins rigoureuse les réfugiés clandestins.

Il contribua à améliorer les conditions de séjour dans les camps suisses d'internement et de travail où l'OSE entreprit une surveillance sanitaire des jeunes gens et la fourniture de matériels médicaux.

Il obtint, en liaison avec une cinquantaine d'associations, la création de conférences de rattrapage pour les médecins internés, de cours de formation au travail social destinés à une centaine de jeunes gens suisses et étrangers à Genève et Zurich, ainsi qu'un enseignement médical destiné aux infirmières à Lausanne. Il organisa un groupe d'études composé d'une trentaine de personnalités scientifiques et universitaires, chargé d'étudier les problèmes de réinsertion professionnelle des réfugiés après la guerre. L'Union OSE assura la gestion de deux établissements de réadaptation scolaire.

En 1944, l'OSE confia à Ruth Lambert (ancienne assistante sociale à Gurs) une enquête encore inédite sur la situation des jeunes gens et jeunes filles enfermés dans dix camps de travail en Suisse et sur leurs projets d'avenir.

Il eut une autorisation de revenir en France en novembre 1944 des autorités françaises.

Après guerre

Le retour en France : Paris – Bergen-Belsen – Ecois – Le Maroc

Difficultés de l'assistance dans l'après-guerre

Il observe dès la fin de la guerre la cruelle défaillance de l'assistance sociale en France :

– manque de coordination entre les œuvres, duplication du travail, perte de temps, d'efforts et de fonds ;

- pas de création d'un fichier central des bénéficiaires purement administratif ;
- manque de personnel qualifié.

Les enfants de Buchenwald

À peine la guerre terminée, il partit à Bergen-Belsen sous occupation anglaise, où les internés piétinaient sur place faute d'un pays d'accueil. Il revint avec le train amenant en France quelque 400 adolescents de Buchenwald.

Il fallait favoriser leur émigration dont les démarches étaient longues pour les États-Unis, le Canada, l'Australie et, surtout, la Palestine.

Une partie de ces adolescents fut recueillie par la Suisse. L'autre vint en France, à Ecouis dans l'Eure.

Il organisa à leur arrivée en France une conférence de presse où 200 journalistes étaient présents pour expliquer l'origine de ces enfants et leur calvaire.

Jamais un journaliste, un psychologue ou un pédagogue ne vinrent leur rendre visite à Ecouis. Cependant la France leur accorda le gîte et le couvert, renouant avec sa vieille tradition républicaine de terre d'accueil. Le colonel Marco Rosen et Joseph Weill allaient les voir trois fois par semaine. Après 8 mois à Ecouis, chaque adolescent put être, soit réuni avec sa famille, soit placé dans une école, un apprentissage, en stage ou en Palestine.

Il fit aussi un voyage au Maroc et fut très surpris de la situation pitoyable des juifs dans les mellahs.

Le clash de l'OSE

La guerre est finie, les ennuis commencent !!! Il quitte l'OSE le 4 juillet 1946 !

Au sein de l'OSE, de graves tensions apparaissent au sein du comité exécutif de l'Union OSE.

Joseph Weill est pris à partie le 4 juillet 1946. Le docteur Gutmann avait négligé ses fonctions au centre de formation de prothèses dentaires à Marseille. De son propre aveu, il avait négligé l'enseignement des jeunes filles, laissé sans discipline les garçons, et sans surveillance les travaux dont l'imperfection avait commencé à susciter la critique du public. Le docteur Gutmann avait pris l'engagement de démissionner.

Contre toute attente, le docteur Gutmann changea d'avis et, devant cette attitude, Joseph Weill demanda sa suspension. Or il ne fut pas suivi par les autres membres de Genève du Comité exécutif de l'Union OSE. Un télégramme de Genève, de Lazare Gurvic, des docteurs Tchlénoff et Brutzkus se désolidarisaient de la décision de Joseph Weill. De ce fait, ce dernier, en

désaccord aussi avec les docteurs Minkowski et Cremer, déclara sur la base de ce télégramme qu'il lui était impossible de continuer son travail au sein de l'OSE et qu'il l'abandonnerait. Et c'est ce qu'il fit.

Cet incident, qui était mineur, montre les tensions qui régnaient au sein de l'Union OSE entre l'arrière-garde russe et « la nouvelle équipe » alsacienne. Des hommes aux parcours remarquables qui n'ont pu s'entendre en temps de paix !

Retour à Strasbourg en 1947

Retour à la médecine

N'ayant pas trouvé de clinique à Paris, il se décida alors à regagner Strasbourg où, pour la 5^e fois, il recommença sa carrière à l'âge de 45 ans. Malgré l'atmosphère intoxiquée d'après-guerre, il se remit au travail en ouvrant un cabinet à l'Esca.

Il retrouva sa clinique Sainte Anne, et sœur Marie Ange.

Président du Consistoire du Bas-Rhin

Joseph Weill s'était promis de briguer le poste de président du Consistoire après la lecture d'une lettre adressée à son père rabbin à Bouxwiller par le président du Consistoire. Cette lettre parlait en des termes indignes d'un guide spirituel, incarné par son père, Ernest Weill. Il voulait accéder à ce poste pour témoigner aux rabbins l'estime et le respect auxquels ils ont droit (il avait déjà été élu en 1946 à Strasbourg, mais il avait aussitôt démissionné car il était décidé à rester à Paris).

Il fut élu président du consistoire israélite du Bas-Rhin en 1954, en remplacement de Lucien Cromback. Il occupa ce poste jusqu'en 1966.

Il donna une dimension inédite aux relations publiques et interconfessionnelles, jusqu'alors laissées en grande partie à l'initiative du grand rabbin du Bas-Rhin Abraham Deutsch, avec lequel les relations furent parfois orageuses.

Il créa des cycles de conférences à l'intention des communautés rurales, encouragea les relations intercommunautaires entre les associations de jeunesse et développa les mesures d'aide éducative en faveur des jeunes travailleurs.

Il se montra favorable à un rapprochement avec l'Allemagne d'Adenauer, tout en restant attentif aux résurgences de l'antisémitisme et aux menaces, très réelles à cette époque, de terroristes nostalgiques du nazisme.

Il entretint des relations régulières avec le Conseil de l'Europe et participa aux entretiens qui accompagnèrent le concile de Vatican II.

Patriote intransigeant, il se montra très regardant sur les devoirs de l'État à l'égard des cultes dits « concordataires ».

Ainsi, le 5 juillet 1957, il exigea que le président René Coty visite en habit le chantier de la synagogue de la Paix, comme pour les autres lieux de culte strasbourgeois, et il refusa que les assistants à cette cérémonie fassent l'objet d'un contrôle d'identité.

Pendant sa visite, le président René Coty souffrit d'une crise d'angine de poitrine. Joseph Weill, qui en souffrait également, avait toujours sur lui des cachets de trinitrine. Il lui en proposa, et le laissa s'asseoir pour qu'il se repose pendant les discours. Il repartit de la synagogue d'un pas léger.

L'inauguration officielle eut lieu le 23 mars 1958 en présence de Pierre Pflimlin, alors ministre des Finances.

Il présenta sa démission en 1965 pour raisons familiales. Il fut élu président d'honneur du Consistoire.

Joseph Weill rencontra trois fois le général de Gaulle :

- en 1946 pour l'informer de la situation des personnes déplacées dans les camps en Allemagne. Devant l'exposé de la situation, le général de Gaulle le traita d'utopiste. Ce à quoi Joseph Weill répliqua : « *Sans utopie, mon général, votre magnifique initiative du 18 juin 1940 eût-elle été possible ?* » Les promesses du général de Gaulle furent tenues, même s'il fallut attendre un an pour fermer les camps ;

- en 1960, lors de la visite de la synagogue de la Paix. La visite se fit dans un temps record de 5 minutes et 15 secondes, comme les aimait le général de Gaulle. Il lui manifesta à cette occasion ses craintes concernant la situation au Proche-Orient et les dangers du panarabisme ;

- en 1961, pour l'entretenir des menaces envers la communauté juive d'Algérie.

En 1967, très affecté par les propos du général de Gaulle au moment de la guerre des Six Jours, il lui renvoya ses décorations avec une lettre de protestation qui resta sans réponse.

« *Peuple d'élite, sûr de lui et dominateur* ».

Il garda de ses relations brèves avec le général de Gaulle le souvenir de sa remarquable faculté de synthèse et de sa tendance à simplifier les problèmes. Il avait en outre un sang-froid et une extrême maîtrise de soi.

L'apprentissage de la vieillesse

Il prit sa retraite à la fin des années 1960 et se retira dans un petit village près de Besançon, à Montfaucon, à côté de l'un de ses fils, Francis. Ils pensèrent que c'était le meilleur moyen pour couper court à sa nombreuse patientèle à Strasbourg. Mais le climat fut rude, et ils se coupèrent de beaucoup de leurs liens sociaux.

Le docteur Joseph Weill

Il y rédigea ses *Mémoires*, d'abord diffusées en exemplaires limités sous le titre *Déjà....* Elles furent rééditées en 2002 sous le titre : *Le combat d'un Juste*.

Joseph Weill est cité par tous les historiens de la Résistance, de même que tous les membres de l'OSE, pour son action :

- auprès des internés des camps de Vichy ;
- pour sa contribution au sauvetage des enfants juifs.

Il combattit le nazisme dont il avait compris très tôt le danger pour le peuple juif. Dès le début des années 1930, il avertit les autorités du danger. Elles ne voulurent pas l'entendre. Il avertit les jeunes juifs, dont Georges Loinger, du danger à venir, et comment il fallait le combattre.

Il combattit les intentions criminelles, puis la législation antijuive de Vichy dont il contestait la légalité.

Il sut imaginer à temps les bonnes décisions en vue de la protection des enfants et parvint non sans difficulté à convaincre les associations de bienfaisance d'entrer dans la clandestinité tout en conservant une apparence légale au sein de l'UGIF.

Mais il ne fit pas seulement de la résistance civile non armée. Il fut d'abord un citoyen français attaché à son pays et à ses valeurs. Il alla contre l'avis du secrétaire de mairie de Terrasson s'inscrire sur les listes de juifs français comme l'exigeait la loi de Vichy.

Il fut un juif croyant aux valeurs de sa religion : « *Tu ne feras pas à autrui ce que tu ne veux pas que l'on te fasse.* »

Il fut un médecin humaniste, spécialiste du diabète, maladie encore mal soignée en France, partisan d'une éthique rigoureuse et d'un code de courtoisie à l'égard de ses malades.

C'était un homme toujours soigneusement habillé (il avait dû souffrir des déguisements que lui avaient imposés ses sœurs dans son jeune âge !), même en cas d'urgence. Il était intraitable sur les problèmes de déontologie et d'hygiène.

Il garda dans l'exercice de son art une grande humilité face aux souffrances de ses patients et de ses diagnostics. Il garda l'habitude de se lever tôt pour continuer à s'informer des progrès de la médecine. Mais si les techniques progressent et sont nécessaires, il ne faut pas oublier d'écouter les malades.

Il donna au consistoire israélite du Bas-Rhin une dimension politique et une volonté d'intervention dans plusieurs domaines, négligés auparavant en raison de l'urgence de la reconstruction.

Juif pratiquant, Français, Alsacien, médecin, humaniste, volontiers moraliste, il resta fidèle aux enseignements de son père, éminent talmudiste, qui avait fait de lui un excellent hébraïsant et auquel il rendit hommage dans un livre.

Il fut chevalier de la Légion d'honneur en 1947, officier de la Légion d'honneur en 1955.

Le docteur Joseph Weill, homme remarquable, mourut le 11 mars 1988 à Besançon, un stylo à la main.

Comme l'écrit Moussa Abadi (réseau Marcel des Alpes-maritimes, qui sauva 500 enfants), ce serait banalité de dire que l'OSE a fait honneur à la résistance juive en France, mais ce qu'il faut dire et redire, c'est que si cette illustre institution a inscrit à son palmarès tant de hauts faits, c'est d'abord et surtout parce qu'elle a eu la chance de compter dans ses rangs des hommes et des femmes de la trempe de Georges Garel, d'Andrée Salomon, de Germaine Masour, de Julien Samuel et du docteur Joseph Weill, l'admirable Joseph Weill, qui a été, avec Georges, l'un des deux ordonnateurs de notre croisade contre le mal, le « mal absolu ».

Andrée Salomon l'appelait « *le prophète* ». Si on se réfère au livre de Marek Halter, *Le judaïsme raconté à mes filleuls* », le prophète, au sens judaïque du terme, n'est pas comme on le croit communément un « voyant » (« rohé » en hébreu). Le prophète c'est le « navi », ce qui signifie « homme qui parle », orateur. Il exprime les sentiments de la population face aux rois et aux prêtres, le prophète est avant tout un leader politique et social. **Il ne peut éviter d'être un dissident ou un révolutionnaire. Car il voyait la réalité et disait ce qu'il voyait. Il analysait les possibilités de changement et il les annonçait. Il fut un rohé et un navi.** ■

Bibliographie

KING (Madeleine), KALUSKI SAVILLE (Betty), *Joseph Weill : un homme de conviction, un visionnaire*. Enfants cachés, bulletin n° 23, décembre 1995.

ABADI (Moussa), *Joseph Weill et Georges Loinger, chevaliers sans peur et sans reproche*. Enfants cachés, bulletin n° 23, décembre 1995.

WEILL (Georges), *Dictionnaire des personnalités judéo-alsaciennes*.

WEILL (Joseph), *Le combat d'un juste*.

HALTER (Marek), *Le judaïsme raconté à mes filleuls*.

Histoire et Patrimoine Hospitalier, *Mémoire de la Médecine à Strasbourg*, n° 21, 2009.

ZEITOUN (Sabine), *L'œuvre de secours aux enfants sous l'occupation en France*.

MARCOU (Léa), *L'enfer de Gurs*.